

TOUFIC YOUSSEF AOUAD

Le Pain

*roman traduit de l'arabe (Liban)
par Fifi Abou Dib*

*L'ORIENT DES LIVRES
Sindbad/ACTES SUD*

L'homme ne vit pas seulement de pain

À toi mon père, j'offre ce "Pain".

Je l'ai trempé dans l'encre, assis dans le confort de mon bureau. Mais au temps de la Grande guerre, celui que tu m'as offert ainsi qu'à mes frères et sœurs était mouillé de la sueur de ton front et du sang de ton cœur. C'était un temps où les pères abandonnaient leurs enfants et les frères reniaient leurs frères.

Mais toi mon père, tu disais comme le Nazaréen: "L'homme ne vit pas seulement de pain". S'il se trouve dans ce Pain un souffle de liberté et de dignité, il vient sûrement de ton âme.

Vois-tu, je ne t'offre au fond qu'un peu de ce qui vient de toi. Pardonne-moi si je n'ai pas réussi à accomplir ce que tu as accompli, mais tu es mon père et je suis ton enfant. Et je suis encore petit.

Beyrouth, le 17 mars 1939

T. Y. A.

AVERTISSEMENT

Les personnages et les événements de ce roman ne sont que pures créations de leur auteur et n'ont aucun lien, ni de près ni de loin, avec des personnages ou des lieux existants.

Cependant, les événements de la révolte arabe et les récits relatifs à la Cour martiale de Aley sont, dans l'ensemble, des faits historiques basés sur plusieurs sources, mémoires, livres d'histoire ou coupures de presse.

Quant aux "Turcs" dont parle l'auteur, il s'agit évidemment des Turcs de l'Empire ottoman lézardé sur les ruines duquel le "Gazi" (Victorieux) Mustafa Kemal a bâti un État moderne, digne d'admiration.

INTRODUCTION

Je m'en souviens bien.

Mon père m'a dit: "Lève-toi, viens voir les soldats!" Je me suis levé, mes frères et sœurs aussi, et ma mère nous a suivis. C'était le soir. Tandis que nous nous bousculions sur le balcon, agrippés à la balustrade, les soldats passaient dans la rue avec leurs vêtements humides et élimés, le dos courbé sous le poids des fusils et de divers fardeaux. Certains portaient des bottes déchirées, usées jusqu'à la corde, mais la plupart s'enfonçaient pieds nus dans la boue du chemin.

Effrayée, ma mère nous demanda de rentrer, mais en vain. Elle tenta de me soulever, mais je m'accrochai à mon père, qui appuya ses deux mains sur ma tête sans se soucier de la mettre en colère. Les voisins n'étaient-ils pas sortis comme nous, envahissant les deux bords de la route?

De cet étrange défilé nous pouvions voir le début, mais le bout était inaccessible au regard. De temps à autre, je levais le nez pour poser une question à mon père, montrais quelque chose du doigt ou applaudissais de joie. Je ne me détournais des fantassins que pour mieux tendre le cou

au passage des cavaliers, que je suivais des yeux, un à un, jusqu'à ce qu'ils disparaissent derrière l'épaule de ma sœur. Je l'écartais alors, sans qu'elle s'en rende compte, pour les apercevoir une dernière fois, jusqu'à ce qu'il ne restât plus que les mules, boiteuses et squelettiques, et les retardataires, rompus de faim, de fatigue et de froid.

L'un d'eux tomba face contre terre. Une veuve du voisinage accourut à son secours et l'emmena chez elle. Je ne compris pas ce qui lui était arrivé, mais j'entendis le lendemain des femmes murmurer qu'Oum Hanna lui avait échangé son fusil et sa couverture contre deux pains et un plat de lentilles.

Dans la soirée, nous reçûmes la visite du *mukhtar* qui prit mon père à part pendant quelques instants. Puis je vis mes parents sortir tout le pain de notre huche et une bonne partie des œufs réservés dans l'armoire. Ils prirent aussi une brassée de pommes de terre, des oignons, du sucre et d'autres choses, et ils versèrent le tout dans un sac de jute qu'emporta sur son épaule un paysan venu avec le *mukhtar*. Les deux hommes se dirigèrent ensuite vers d'autres maisons. Mon père nous expliqua que les soldats avaient faim et que les *mukhtars* quêtaient, entre Bhersaf, Bikfaya et Saqiet-el-Misk, de quoi les sustenter. Il se tourna ensuite vers ma mère et lui parla de la guerre, de la Turquie, de la France, de l'Autriche, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Je les écoutais, les harcelant de mes questions, espérant comprendre, mais je ne comprenais rien.

Je n'étais qu'un enfant, j'ignorais tout des calendriers. Mais je sus par la suite que l'armée turque était entrée dans mon petit pays, le Liban, et avait atteint mon joli village en novembre 1914. Je compris que cette arrivée n'avait été glorieuse que dans la rhétorique officielle diffusée à Istanbul et dans d'autres villes et capitales. Les officiers de cette

armée avaient redouté une confrontation avec les Libanais, ces derniers s'étant distingués dans le passé par leur courage et leurs prouesses guerrières. Leurs montagnes étaient réputées altières et imprenables.

Mais l'expédition avait avancé, ne croisant pour uniques ennemis que les tempêtes et la neige. Celles-ci vinrent à bout d'une partie de la troupe, et la faim emporta l'autre. Alors les corbeaux planèrent dans le ciel de mon pays, fondant sur les vallées et se nourrissant pour la première fois de cadavres turcs.

Non, nul au Liban ne barra la route à cette équipée. Car le Liban était devenu, depuis les événements de 1860, un tout autre Liban. Les conflits confessionnels l'avaient embrasé, ses terres s'étaient morcelées et son peuple s'était dispersé. Les États européens, tout en feignant d'aimer ce pays et de vouloir le protéger, le lorgnaient avec convoitise en même temps que d'autres débris de l'Empire ottoman. Sept d'entre eux lui ont donc conjointement octroyé au Liban un régime spécial, un "règlement organique" obligeant "l'Homme malade" à lui garantir des privilèges dont le principal était l'exemption du service militaire dans l'armée du sultan. Cette même armée fut également interdite d'y entrer.

Dès lors, le Liban se tourna vers l'Occident et se livra à lui corps et âme. Il devint, dans son ensemble, dépendant, mou, sans élan, comme peut l'être un peuple quand il perd son unité et sa foi en lui-même. Quand la Grande Guerre éclata et que la Turquie viola l'accord sur les privilèges concédés au Liban, elle ne trouva personne pour s'opposer à elle et s'abattit sur le pays avec la brutalité de l'oppresseur. Elle se permit tous les abus, toutes les injustices, toutes les exactions. Cette période de l'histoire fut si sombre pour ce beau petit pays que, depuis, il n'en a pas connu et n'en connaîtra certainement jamais de pire.

Pourtant, un sang généreux ne manqua pas de bouillonner dans les veines des plus instruits et des plus éduqués des jeunes gens. Ils s'entraidèrent, avec leurs frères et cousins arabes pour défaire le joug des Turcs. Ils furent les pionniers de l'appel à la sédition contre l'État ottoman, qui gouverna les Arabes durant quatre siècles et des poussières, les plongeant dans une torpeur étrange qui est l'un des plus curieux et inquiétants mystères de l'histoire des nations. Parmi ces jeunes, certains payèrent leur engagement de leur vie, aux potences dressées à Beyrouth, à Damas et dans d'autres villes par le gouverneur militaire Djamal Pacha. D'autres répondirent à l'appel du désert, se joignant à la révolte du chérif Husayn, en 1916. Après leur entrée triomphale derrière son fils Faysal dans la cité des Omeyyades, en 1918, ils tentèrent de restituer à ce patrimoine arabe sa grandeur passée. Certains d'entre eux, encore vivants aujourd'hui, veillent à l'entretien de cette pousse arrosée du sang des martyrs pour que son tronc s'élançe et s'affermisse et que ses branches se déploient dans le ciel.

*

Toutes ces choses, je ne les ai vues qu'en grandissant. Si l'enfant que j'étais avait pu les comprendre, ce jour où il se tenait debout, sur le balcon, entre les bras de son père, il n'aurait pas applaudi de ses petites mains les soldats turcs qui piétinaient son pays et son village... Ce n'est que plus tard que l'enfant de 1914 se réveilla en moi, protestant de toute sa candeur et maudissant mille fois la bonne nourriture produite par notre terre généreuse sous notre ciel pur et fidèle, que nos pères et mères retirèrent des bouches de leurs enfants, la chair de leur chair, pour apaiser la faim des conquérants. Une fois au pouvoir, ces derniers nourrirent

ces mêmes pères et mères, les vieillards, les jeunes filles et les enfants, d'herbe, de foin et de blé noir. La nourriture du bétail et des chiens ils leur donnèrent, avant de les en priver et de les laisser mourir...

Mais qu'ai-je à précipiter mon récit en anticipant la suite de mon histoire ?